

**N°40 – Élaborer l’angoisse de la perte :
la grande affaire de la société hypermoderne ?**

Parution : Automne 2025

Sous la direction de
Françoise Hatchuel et Caroline Le Roy

ARGUMENT

Dès qu’il a pris conscience de sa mortalité, l’humain a commencé à penser la perte et à tenter de se prémunir de l’angoisse que celle-ci, vécue ou anticipée, provoquait. Des premiers rituels funéraires considérés comme les premières pratiques culturelles humaines aux destructions de masse du 20^e siècle, des petites pertes quotidiennes auxquelles nous faisons face régulièrement aux éprouvés insurmontables, entre vécu inconscient singulier et organisation(s) collective(s), la question de la perte irrigue les pratiques humaines. Comment se remanie-t-elle aujourd’hui ?

Le petit humain naît et se sait fragile. Il vit dans sa chair et son psychisme les effets inquiétants du risque d’abandon, dont Gérard Mendel (1993), à la suite de Freud (1939), considère qu’ils sont à l’origine de la soumission à l’autorité : nous acceptons l’autorité d’autrui par peur de perdre sa protection fantasmatique, dont nous avons eu cruellement besoin enfant. Les liens complexes que nous créons, les personnes et les objets sociaux que nous investissons (au sens psychanalytique du terme, notamment pour substituer du plaisir au déplaisir de la perte) seraient alors fortement imprégnés de ces éprouvés archaïques.

À l’échelle sociétale, des modes d’organisation accompagnent ces éprouvés. Croyances, rituels et outils de régulation du lien et de la violence ont aidé les sociétés à « mettre du continu », pour reprendre la belle formule de Claude Lévi-Strauss (1964), face au discontinu de la perte. Qu’en est-il aujourd’hui ? Comment la société hypermoderne s’y prend-elle pour élaborer l’inélaborable de la perte ? Quels indices peuvent-ils être aujourd’hui repérés ? Font-ils trace, au sens de signifier sans pour autant faire apparaître vraiment (Lévinas, 1972) ? Il s’agira, dans ce dossier, de repérer les signes, à l’échelle des sujets ou des collectifs, des “destins” successifs des éprouvés de perte et des constructions imaginaires sur lesquels s’appuient nos modalités de défense contre l’angoisse de perdre. Comment prennent-elles forme ou corps dans les pratiques ordinaires comme dans les moments de crise, ou encore à travers des formes sociales organisées ? Jusqu’où ces sécurités psychiques, souvent fortement opératoires socialement, sont-elles ou non illusoire ? Quel est leur coût, psychique et sociétal ? Comment s’incarnent-elles dans le lien ? À ce titre, une attention particulière pourra être portée aux processus de don, de dette et de contre-don, dont les travaux fondateurs de Marcel Mauss (1925/2007), redécouverts et prolongés au tournant du siècle (Caillé 2000, Godbout 2000, Fustier 2000) montrent à quel point ils maintiennent le lien en appelant chacun à reconnaître ce qui a été reçu et à assumer ce qui a été perdu ; ou encore à la façon dont opèrent dans le lien les effets désorganiseurs de la séparation et du travail psychique de deuil (Freud, 1917).

Quelques thématiques possibles :

Les traces

Une première entrée pourra se centrer sur la question des traces, en repérant par exemple comment leur « donner voix » (Pic, 2020), ou, en adoptant la distinction faite par Derrida (1995, 2013) pour tenter de comprendre ce qui fait « trace » et ce qui fait « archive » : si toute expérience suppose une trace, intervalle entre le passé et le futur qui s'y annonce déjà, certaines seulement deviennent archives, c'est-à-dire trace ordonnée, institutionnalisée, contrôlée, idéalisée et redevable ainsi de ce qu'elles contribuent à effacer par cet ordonnancement. Comment comprenons-nous la façon dont les psychismes, les collectifs et les institutions gardent, remanient, archivent, sont saisis par... ? Repérons-nous des indices (Ginzburg, 1989), des sédiments (Rancière, 2001), des détails en apparence insignifiants mais qui constituent « la frappe directe d'une vérité inarticulable » (Ibid) ? Comment le puzzle se tisse-t-il autour de l'absence (François, 2024) ?

Les questionnements pourront également porter sur les dettes, conscientes ou inconscientes, dans la mesure où elles peuvent être considérées à la fois comme des traces résultant des pertes et comme des moyens de la réguler, y compris sous forme de déni.

Enfin, s'il est question d'approcher les traces de la perte à partir d'indices, signes et détails indirects, pouvant parfois déjouer toute logique de réagencement rationnel, quelle épistémologie en tirer pour la recherche en sciences humaines et sociales (Guigue, 2012) ? Plus largement, peut-il être possible d'envisager, dans certains cas, la « pulsion de recherche » comme une quête plus ou moins sublimée de traces irréductiblement insatisfaisantes (Hustvedt, 2008 ; Bydlowski, 1995) ?

Les (néo)rituels

Face à l'évolution du rapport à la mort (Ariès, 1979 ; Yonnet, 2006) et de son accompagnement, désormais massivement pris en charge par des professionnels, que deviennent les rituels qui, traditionnellement, l'accompagnent et soutiennent l'élaboration de la perte, notamment en inscrivant les sujets dans une lignée (familiale, sociale) ? Qu'il s'agisse des traditionnels rites de passage, des rites profanes ou des néorituels (Houseman 2015) que chacun et chacune peut se retrouver à « bricoler » (Lévi-Strauss 1962/2008) avec plus ou moins de bonheur, comment notre société contemporaine dans ses différentes composantes socialise-t-elle son rapport à la mort et qu'est-ce que nous en comprenons concernant l'ensemble des pertes vécues ou redoutées ? Comment penser l'efficacité symbolique et affiliative des néorituels contemporains ? S'agit-il encore de rites ou rituels ou bien de « dispositifs » (Clavandier 2013) davantage routiniers, « procédurisés », que ritualisés ? Simultanément, semblent s'accroître la peur de « rater » quelque chose, que Nietzsche soulignait déjà, la difficulté croissante donc d'accepter le vide et la perte. Où en sommes-nous aujourd'hui ? Que comprendre de ces remaniements ? Jusqu'où sont-ils soutenus, jusqu'où sont-ils signes de désorganisation ?

La virtualisation du monde

Dans ce rapport à la perte est sans doute requis « une nouvelle création imaginaire » du social-historique (Castoriadis, 2012), propre à renouveler et redonner sens et ancrage aux formes sociales de notre présence au monde.

Une des modifications centrales se joue probablement autour de ce que l'on peut qualifier de « virtualisation du monde » (Hatchuel, 2018), c'est-à-dire ce désancrage continu, tout au long du 20^e siècle, et désormais du 21^e, entre la réalité et, d'une part, les modalités d'organisation, et d'autre part l'attribution de valeur. De Walter Benjamin (par exemple 1939/2013) à Roland Gori (2013) pour ne citer qu'eux, de multiples auteurs ont témoigné de cet écart croissant et de ses conséquences. Peut-on alors considérer qu'une de ces conséquences réside dans une difficulté croissante à pouvoir reconnaître, assumer et élaborer la perte ? La virtualisation n'entraîne-t-elle pas une perte du lien concret et du soin qui en est pris, notamment lors de l'acceptation de la dette ? Peut-on considérer que la virtualité facilite la réification, c'est-à-dire l'interchangeabilité des personnes, ramenées à l'aune de leur utilité (Honneth, 2007) ? Que deviennent alors dettes et liens ?

D'autre part, le découpage des tâches nous fait perdre le sens de nos actes (Mendel, 1998). L'acmé, en termes anthropologiques, de cette virtualisation, a probablement été atteinte par la possibilité de mettre à mort 6 millions de personnes via un dispositif infernal que nous commençons sans doute à peine à pouvoir penser. Commencée avec les obus du début du 20^e siècle, la possibilité de mettre à mort à distance, donc de façon désincarnée, s'ancre psychiquement depuis. « Un mort c'est une tragédie, 100 000 morts c'est une statistique »¹. Meurtres de masse, populations déplacées, conflits divers... Le 20^e siècle semble avoir rendu possible l'idée d'atteintes massives aux personnes sans avoir à en payer le prix. Mais, statistique après statistique, ce sont, à travers le monde, des millions de personnes touchées par la perte brutale, d'un proche, d'un pays, d'un mode de vie, et assez souvent également par la terreur, c'est-à-dire la sensation que tout (y compris l'impensable) peut désormais arriver à tout moment. Après les premiers récits de rescapés (Levi, 1947/2017), les silences de la plupart d'entre eux, l'idéologie comme mode de survie (Linhardt), les premières productions artistiques (Kalinowski et Brook, 1998; Gary, 1967) ou scientifiques (Abraham et Török, 1978 ; Faimberg 1987 ; Kaës et al, 1993 ; Audoin-Rouzeau, 2013 ; Altounian 2019, pour n'en citer que quelques-unes), que pouvons-nous comprendre de ces conséquences à l'heure où la transmission peut de moins en moins se faire par une mémoire familiale incarnée ? Que nous dit « la génération des petits-enfants », pour reprendre une expression utilisée par plusieurs auteurs allemands (voir par exemple Bar-On 1993, Müller-Hohagen 1994, Bergmann et al 1995, Brunner & Seltmann 2006) ?

La perte et ses conséquences dans les imaginaires et les pratiques

Peut-on alors, tenter de relier ces deux dimensions des phénomènes socio-historiques et des processus psychiques en se demandant comment la perte, et notamment la perte brutale (celle des humains ou des lieux, mais peut-être d'autres pertes pourront-elles être mises en avant) directement vécue ou éprouvée par les générations antérieures, dans ses dimensions renouvelées par les changements hypermodernes, irrigue nos pratiques, professionnelles, quotidiennes, militantes... ? Comment retrouve-t-on, dans les pratiques sociales et collectives, la trace de ces pertes violentes plus ou moins élaborées et de leur éventuelle transmission, dans une perspective inter et transgénérationnelle ? D'ailleurs, se transmettent-elles vraiment et dans ce cas comment ? Comment s'actualisent-elles dans

¹Citation couramment attribuée à Staline, il semble, selon le juriste Patrick Morvan, qu'elle ait été initialement prononcée en 1925, dans une soirée mondaine, par un diplomate français à qui des convives évoquaient la perte de proches, sous la forme : « La guerre ? ce n'est pas si terrible ! La mort d'un homme est en effet chose épouvantable, mais cent mille morts, c'est une statistique ».

d'autres pertes plus directement contingentes à nos activités, d'un lieu psychique à un autre ? Au sein des collectifs ou des institutions, se rejouent-elles, par exemple, dans les sentiments de perte d'objets divers (relation, lien, repères, valeurs, sens...), notamment lorsque disparaissent ceux et celles qui les ont portées et incarnées, dans le groupe d'appartenance primaire ou secondaire ? Quels sont les processus de défense mis en place et leurs conséquences sur les sujets et les collectifs ? Entre volonté de vivre et impossibilité à penser l'impensable, comment fait chacun.e, comment font les collectifs, que pouvons-nous en comprendre ? « Ça n'a pas existé, ou alors pas beaucoup, ou alors pas chez nous... ». Et puis, de toute façon, « on n'en est pas mort ». On n'en est pas mort, non, puisqu'on est là. Mais pas sans effet ni sans trace. Pouvons-nous en appréhender quelques éléments ? Qu'en retrouvons-nous dans les pratiques culturelles par exemple ? Comment comprenons-nous la persistance de certaines structures sociales (?) à l'aune du rapport à la perte (Gilligan et Sniders, 2019) ?

Penser, lutter...

Une attention particulière pourra être portée aux différentes formes de déni, et notamment aux dénis partiels (« dire sans dire »²), à la transmission et à leurs effets dans les pratiques, qu'il s'agisse de pratiques explicitement centrées sur le travail de confrontation à la perte, ou de conséquences dans d'autres pratiques, notamment d'accompagnement.

Comment la pensée peut-elle être entravée par ces différents phénomènes : morcellement généralisé de la taylorisation, violences de masse, dénis, désincarnation, « pensée interdite » (Aulagnier et *al.* 2009), processus de pensée conduisant aux crises paroxystiques de type génocidaires et aux anéantisements conjoints des corps, des mémoires et des traces (Filloux, 2006 ; Decout, 2023) etc. ?

Face à ces difficultés de penser, ne peut-on considérer certains phénomènes comme des conséquences de la perte non élaborée ? Pourront être abordés par exemple (et sans prétention d'exhaustivité : l'action violente (le fait de trouver des injustices « affrontables » peut-il faciliter la confrontation à l'injustice « inaffrontable » ?) ; le repli (par soi-même) ou le rabattement (par autrui) sur une identité ou un statut, notamment celui de victime (Fassin et Rechtman, 2007) ; le diagnostic centré sur les symptômes qui évacue le travail clinique et donc le lien à l'autre et le risque de la perte, conduisant à vouloir se « définir » et « définir » l'autre en extériorité, au risque du ressentiment (Fleury, 2020) ou de l'imposture (Gori, 2013) ; etc.. On pourra également inclure dans cette perspective une réflexion sur la « surpsychologisation », lorsque le sujet est ramené à lui-même, dans une sorte de vide relationnel culpabilisant, ou sur les « professions de foi », lorsque sujets et institutions affirment de façon quasi incantatoire (leur bienveillance, leur humanité, leur prise en compte de la complexité, etc.).

D'autres thèmes pourront bien entendu être abordés s'ils entrent dans ce cadre argumentatif. Dans tous les cas, il s'agira de s'inscrire dans une démarche clinique en sciences sociales qui vise à rendre intelligible ce qui nous accable et nous dépasse à travers ce que nous comprenons de nos propres conflits internes. Une telle approche permet d'éviter le double écueil de la « surpsychologisation » qui

²Comme Lola Lafon (op. cit.) le souligne lorsqu'elle cite la préface d'Eleanor Roosevelt au *Journal* d'Anne Frank.

vient d'être évoquée et des sciences sociales désincarnées au risque de l'idéologisation et de sortir d'une posture de « sachant » ou de « sachante ».

Les types de travaux attendus

Pourront ainsi être accueillis dans le dossier aussi bien : des articles théorico-cliniques sur les processus psychiques et psycho-sociaux consécutifs aux différents types de perte ; des présentations de dispositifs psychosociologiques de pratiques d'accompagnement d'élaborations du vécu des sujets ; des repérages de moments où les pertes (notamment lorsqu'elles ont été traumatiques) font irruption dans les pratiques sans que cela ait été anticipé ; des analyses de mises en forme artistiques ; etc. Ces approches plaident pour une approche élaborative. Dans la mesure où la démarche sera clairement explicitée, rigoureuse et reliée à des éléments plus larges, des articles s'originant sur un travail à partir des histoires personnelles pourront également être pris en compte.

Références bibliographiques

- ABRAHAM, N. ; TÖRÖK, M. 1978. *L'écorce et le noyau*, Paris, Aubier-Montaigne.
- ARIÈS, P. 1979. *L'homme devant la mort*, Paris, Seuil.
- ALTOUNIAN, J. 2019. *L'effacement des lieux*, Paris, PUF.
- AUDOIN-ROUZEAU, S. 2013. *Quelle histoire - un récit de filiation (1914-2014)*, Paris, EHESS/Gallimard/Seuil.
- AULAGNIER, P. et al., 2009. *La pensée interdite* (textes en hommage à N. Zaltzman rassemblés par J. André), Paris, PUF.
- BAR-ON, D. 1993. *Die Last des Schweigens* [le fardeau du silence], Frankfurt am Main, Campus.
- BENJAMIN, W. 2013. *L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, Paris, Payot et Rivages (1ère éd. 1939).
- BERGMANN, Martin S., Jucovy, Milton E. & Kestenber, Judith S. (Hg.). 1995. *Kinder der Opfer – Kinder der Täter. Psychoanalyse und Holocaust* [Enfants des victimes - Enfants des coupables, psychanalyse et holocauste], Frankfurt am Main, Fischer.
- BRUNNER, C. & SELTMANN, U. von. 2006. *Schweigen die Täter reden die Enkel* [Les petits-enfants parlent en silence], Frankfurt am Main, Fischer.
- BYDŁOWSKI, M. 1995. « Le chercheur : vocation, engagement, formation », dans O. Bourguignon ; M. Bydłowski. *La recherche clinique en psychopathologie. Perspectives critiques*, 53-66, Paris, PUF.
- CAILLÉ, A. 2000. *Anthropologie du don. Le tiers paradigme*, Paris, Desclée de Brouwer.
- CASTORIADIS, C. 2012. *Un monde à venir*, Paris, République des Lettres.
- CLAVANDIER, G. 2009. *Sociologie de la mort : Vivre et mourir dans la société contemporaine*, Paris, Armand Colin.
- DECOUT, M. 2023. *Faire Trace – Les écritures de la Shoah*, Paris, Éd. Corti.
- DERRIDA, J. 1995. *Mal d'archive. Une impression freudienne*, Paris, Galilée.
- DERRIDA, J. 2013. *Penser à ne pas voir : écrits sur les arts du visible, 1979-2004*, Paris, La Différence.
- FAIMBERG, H. 1987. « Le télescope des générations. À propos de la généalogie de certaines identifications », *Psychoanalyse à l'Université*, XII, 46, 181-200.
- FASSIN, D. ; RECHTMAN, R. 2007. *L'Empire du traumatisme. Enquête sur la condition de victime*, Paris, Flammarion (Champs-collection poche).
- FILLOUX, J. 2006. « La langue des khmers rouges : une opération sans reste », *Topique*, 96, 147-157.
- FLEURY, C. 2020. *Ci git l'amer. Guérir du ressentiment*, Paris, Gallimard.
- FRANÇOIS, B. 2024. *Retrouver Estelle Moufflage*, Paris, Gallimard.
- FREUD, S. 1917. « Deuil et mélancolie », dans *Œuvres complètes, Psychoanalyse, vol. XIII (1914-1915)*, Paris, PUF, 3e éd., 2005, p. 261-280.
- FREUD, S. 1939. *Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, 1986 (ou dans *Oeuvres complètes, vol. XX*, Paris, PUF, 2010)
- FUSTIER, P. 2000. *Le lien d'accompagnement : entre don et contrat salarial*, Paris, Dunod.
- GARY, R. 1967. *La danse de Gengis Cohn*, Paris, Gallimard.
- GODBOUT, J. 2000. *Le don, la dette et l'identité*, Paris, La Découverte
- GUIGUE, M. 2012. « L'émergence des interprétations : une épistémologie des traces », *Les Sciences de l'éducation - Pour l'Ère nouvelle*, 4, Vol. 45, p. 59-76.

- GILLIGAN, C. et SNIDERS, N. 2019. *Pourquoi le patriarcat*, Paris, Flammarion, (Climats-Essais).
- GINZBURG, C. 1989. *Mythes, emblèmes, traces : morphologie et histoire*, Paris, Flammarion.
- GORI, R. 2013. *La fabrique des imposteurs*, Paris, éd. Les Liens qui Libèrent.
- HATCHUEL, F. 2018. Rapport au savoir, virtualisation du monde et confusion des espaces. Repères théoriques et cliniques, dans A. Kattar (sous la direction de). *À la rencontre d'adolescent.e.s dans des environnements incertains. Écoutes croisées*, Paris, l'Harmattan (collection savoir et formation, série Psychanalyse et éducation), p. 155-170.
- HONNETH, A. 2007. *La Réification. Petit traité de théorie critique*, Paris, Gallimard.
- HOUSEMAN, M. 2015 "Comment comprendre les activités "spirituelles" issues du New Age et du paganisme contemporain ? (pratiques de « développement personnel », néo-chamanisme, Wicca, druidisme,..)" Conférence au musée du Quai Branly, 20 mars 2015, disponible en ligne <https://www.youtube.com/watch?v=6G84VwGeT60>
- HUSTVEDT, S. 2008. *Élégie pour un Américain*, Arles, Actes Sud.
- KALINOSKI, R. 1998. *Une bête sur la lune* (Beast on the Moon, 1995). Traduction Daniel Loayza. Mise en scène Irina Brook.
- KAËS, R. et al. 1993. *Transmission de la vie psychique entre générations*, Paris, Dunod.
- LAFON, L. 2023. *Quand tu écouteras cette chanson*. Paris, Stock.
- LEVI, P. 2017. *Si c'est un homme*, Paris, Robert Laffont, 1ère édition italienne 1947.
- LÉVINAS, E. 1972. *Humanisme de l'autre homme*, Paris, Fata-Morgana.
- LEVI-STRAUSS, C. 1962. *La Pensée sauvage*, Paris, Plon
- LINHARDT, V. 2008. *Le jour où mon père s'est tu*, Paris, Seuil.
- MAUSS M. 2007. *Essai sur le don*, Paris, PUF (1ère édition 1925).
- MENDEL, G. 1998. *L'acte est une aventure : Du sujet métaphysique au sujet de l'acte pouvoir*, Paris, La Découverte.
- MENDEL, G. 1993. *La société n'est pas une famille*, Paris, La Découverte.
- MORVAN, P. <http://patrickmorvan.over-blog.com/2023/02/qui-a-dit-un-mort-c-est-une-catastrophe-cent-mille-une-statistique.html>
- MULLER-HOHAGEN, J. 1994. *Geschichte in uns. Psychogramme aus dem Alltag* [L'histoire en nous. Psychogrammes de la vie quotidienne], München, Knesebeck.
- PIC, M. 2020. « Lire dans la poussière. Sur l'actualité de la philologie à partir d'une note de bas de page de Carlo Ginzburg », *Incidences*, 15, 269-367.
- PIETTE, A. 2013. *L'origine de la croyance*, Paris, Berg International.
- RANCIÈRE, J. 2001. *L'inconscient esthétique*, Paris, Galilée.
- YONNET, P. 2006. *Famille. I. le recul de la mort. L'avènement de l'individu contemporain*, Paris, Gallimard.

ÉCHÉANCIER

- Les projets d'article (une à deux pages maximum) sont à adresser avant **le 21 septembre 2024** aux personnes suivantes :

A/

Françoise Hatchuel : fhatchuel@orange.fr (coordinatrice du numéro 40) ;

Caroline Le Roy : caroline.le-roy@univ-paris8.fr (coordinateur du numéro 40) ;

Gilles Arnaud : garnaud@escp.eu (rédacteur en chef de la NRP) ;

Florence Giust-Desprairies : giust.desprairies@orange.fr (rédacteur en chef de la NRP)

CC/

Secrétaire de rédaction, Caroline Terrasse : revue-nrp@cirfip.org

- Si votre proposition est retenue,

les articles complets devront être remis **le 5 janvier au plus tard.**